Document generated on 04/25/2024 1:59 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Life of Pi
Préférer croire
L'histoire de Pi, États-Unis, 2012, 2 h 07

Claire Valade

Number 282, January–February 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68555ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Valade, C. (2013). Review of [Life of Pi : préférer croire / *L'histoire de Pi*, États-Unis, 2012, 2 h 07]. *Séquences*, (282), 48–49.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Life of Pi
Préférer croire

*À l'image du roman qui l'a inspiré, le **Life of Pi** d'Ang Lee est une œuvre sur l'art de raconter des histoires – et sur le pouvoir de cet art. Il est excessivement rare qu'une adaptation cinématographique aussi scrupuleusement fidèle à un ouvrage littéraire, à quelques détails près, se révèle une réussite aussi retentissante (même si elle n'est pas sans défauts, sur lesquels nous reviendrons). Trop souvent, plus une adaptation tente de coller à l'ouvrage dont elle est tirée, plus le résultat à l'écran est couci-couça. Le secret de l'adaptation cinématographique réussie est au cœur du cinéaste qui la réalise. Aussi talentueux soit-il, il doit faire sien le récit qu'il adapte. Le succès n'est pas garanti. Ang Lee lui-même est la preuve qu'une vision trop singulière d'une œuvre peut se solder par un échec lamentable, aussi noble soit-il. Il suffit de voir son **Hulk** pour s'en convaincre. Mais Lee est aussi capable d'adaptations d'une justesse sublime (**The Ice Storm**, **Brokeback Moutain**). Évidemment, il travaille avec des scénaristes – talentueux, inspirés – mais ne sous-estimons pas l'ampleur et la vigueur de sa propre vision dans la réussite de ses adaptations.*

Claire Valade

Dans le cas *Life of Pi*, Ang Lee a travaillé près de trois ans non seulement avec le scénariste David Magee, mais aussi avec une armée de spécialistes des toutes dernières technologies (infographie, *motion capture*, 3D). Résultat ? Lee semble avoir réussi l'impossible : s'approprier totalement le roman réputé inadaptable de Yann Martel pour en tirer une œuvre cinématographique personnelle, visionnaire même, tout en restant résolument fidèle au roman. Non seulement à son esprit, mais au texte même, y compris ses défauts ! En effet, comme le roman, le film souffre aussi d'un excès d'explications, d'exposition. Long et lent, il met beaucoup de temps à démarrer, s'attardant à décrire méticuleusement la vie de Pi en Inde, avant son départ fatidique vers le Canada. Étrangement, pourtant, tout cela semble fonctionner à son avantage – si l'on se donne la peine d'écouter, de regarder, d'absorber.

Pourquoi ? Nous voici revenus à ce qui ouvrait cet article : l'art de raconter une histoire et le pouvoir que cet art exerce. L'un et l'autre tiennent à la fois d'un savoir-faire particulièrement capricieux et d'un don à tirer parti des défauts d'une écriture propre. Si Lee, comme Martel, s'efforce tant à rendre justice à la vie indienne de Pi avant le naufrage – du zoo foisonnant à son adhérence de prime abord incompréhensible à trois religions disparates –, c'est qu'il serait impossible de mesurer l'ampleur de tout ce que sa survie a exigé de lui. Il serait aussi impossible d'apprécier la sérénité un peu mélancolique de l'homme adulte qu'il est devenu (incarné avec une force intérieure d'une grâce bouleversante par le grand acteur indien Irrfan Khan). Toute cette exposition sous-tend l'essence de la trame narrative. Chaque détail a son importance parce qu'il trouve sa résonnance ailleurs dans le récit. Il en résulte un rythme particulier, propre au monde du conte (un type de récit qui se déploie au gré des étapes de l'aventure centrale), qui permet de pénétrer le récit en profondeur pour se laisser porter par lui. La fidélité de Lee au roman, sur ce point, est exemplaire.

Mais c'est aussi plus que cela. Si les scènes consacrées à l'Inde sont magnifiques, le film prend véritablement son envol, visuellement et artistiquement, une fois en mer, grâce entre autres à une utilisation juste, discrète et inventive de

En compagnie d'un tigre du Bengale

la technologie 3D. Le naufrage en soi est d'une brutalité et d'un réalisme choquants, mais ce sont les jours passés dans le canot de sauvetage de Pi qui sont les plus percutants. D'un côté, Lee donne vie aux images de plus en plus délirantes du récit de Pi avec une redoutable force d'invention, de fantaisie et, surtout, d'interprétation, nous entraînant à sa suite dans une exploration de tous les visages possibles et impossibles de l'océan – dessus comme dessous. Bleu éclatant ou gris sombre. Lisse comme un miroir, à un point tel que le ciel orange du crépuscule s'y reflète sans pouvoir distinguer là où se termine le ciel et là où commence l'étendue liquide. Agité d'un vent guilleret qui le fait onduler comme la surface apaisante d'un lac suisse. Nocturne et lumineux, peuplé autant de poissons merveilleusement phosphorescents que d'étoiles tombées du firmament. Surprenant et réjouissant grâce au passage inattendu d'une nuée de poissons volants. Infini et impénétrable, avec ses baleines, ses poulpes géants et ses monstres des profondeurs. Effrayant avec ses tempêtes, ses requins et ses îles flottantes carnivores.

L'amalgame d'un tigre réel, d'un robot animé et d'un composite infographique

Dans le roman, ce sont les mots de Yann Martel qui créent cette magie; dans le film, ce sont les images fabuleuses d'Ang Lee. Pourtant, le procédé est le même…

Puis, de l'autre côté, il y a Richard Parker. En bon raconteur, comme il se doit, Lee a su rendre aussi réalistes que surréalistes toutes ces visions prismatiques de la mer, mais il révèle par-dessus tout la justesse de sa vision de raconteur dans sa caractérisation parfaitement *réaliste* du tigre Richard Parker. Lee savait que, pour exister vraiment (pour qu'on y croie totalement tout comme, par conséquent, au récit de ***Life of Pi*** lui-même), Richard Parker *se devait* d'être aussi réel, aussi naturel que possible. Et il l'est. On aura beau lui chercher des failles, on ne les trouvera pas. Une symbiose parfaite semble s'opérer dans ce qu'on imagine être l'amalgame d'un tigre réel, d'un robot animé et d'un composite infographique extraordinairement sophistiqué. Ce Richard Parker est une merveille de créativité artistique rarement vue au cinéma. Le souci du détail qu'on a mis à rendre méticuleusement fourrure (mouillée, sèche, dressée, lisse, fournie, cotonneuse), mouvements de la tête à la queue (muscles, squelette, réactions, regards) et comportement (nonchalant, dormant, feulant, apeuré, attaquant) est tout simplement étourdissant.

Surtout, Lee a – heureusement ! – résisté à l'envie d'humaniser (j'oserais même dire *disneyifier*) son tigre. Voilà bel et bien un félin : énorme, puissant, terrifiant, fascinant, hypnotisant et totalement, absolument *animal*. On le sait dès la première fois qu'on le voit vraiment lorsque Pi, enfant, veut essayer de le nourrir, au grand dam de son père horrifié. Lorsque Richard Parker apparaît au bout de ce couloir étroit et qu'il marche vers l'enfant, ne le quittant pas des yeux, on est aussi paralysé de terreur devant tant de puissance animale qu'envoûté par une telle beauté. Les deux heures qu'on passe par la suite en sa compagnie sur un bateau minuscule sont exactement à la hauteur de cette première impression. Et l'on comprend sans effort les raisons pour lesquelles Pi a survécu comme celles de son inconsolable chagrin à voir son compagnon disparaître, indifférent, dans la jungle mexicaine.

Il y a plus encore, bien sûr – et nous voici venus à l'essentiel. Comme le narrateur du roman, le narrateur du film est confronté à ce récit surréaliste, tellement improbable qu'il en est impossible. Et pourtant… Dans les deux cas, c'est l'exceptionnel talent de raconteur de Pi qui permet à son interlocuteur de croire à son récit. Dans le roman, ce sont les mots de Yann Martel qui créent cette magie; dans le film, ce sont les images fabuleuses d'Ang Lee. Pourtant, le procédé est le même : dans les deux cas, un narrateur-passeur entraîne le lecteur/spectateur à plonger avec lui au cœur d'une histoire incroyable, bouleversante. C'est l'art même de raconter qui est mis de l'avant : c'est le sujet absolu du roman comme du film. C'est par l'entremise de cet art que la question ultime, celle de la foi, est envisagée. Pour Pi, la foi (par définition, un acte quasi inconscient dénué de logique et de raisonnement) est un acte résultant d'un choix (par définition, rationnel, conscient), profond, intime. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la foi est donc pour lui un acte à la fois désintéressé et réfléchi – une question de préférence. Pi *préfère* croire en Richard Parker. C'est ce qui a sauvé non seulement sa vie, mais aussi son âme et son esprit. L'écrivain-narrateur *préfère* aussi croire en Richard Parker – *parce que c'est la meilleure histoire*. Et, bien qu'ils ne consignent pas le moindre mot du récit de Pi dans leur sérieux rapport, même les inspecteurs japonais incrédules qui l'interrogent après son aventure ne peuvent s'empêcher de mentionner, furtivement, discrètement, dans la toute dernière ligne du rapport, que Pi demeure le seul naufragé solitaire à avoir survécu aussi longtemps en mer… *en compagnie d'un tigre du Bengale !*

Le fait qu'Ang Lee ait délibérément choisi, avec son scénariste, de conserver ce minuscule détail du roman en dit long sur son intelligence de l'écriture adaptative. Le pouvoir de raconter, le pouvoir d'imaginer est d'une puissance insondable.

■ **L'HISTOIRE DE PI** | **Origine :** États-Unis — **Année :** 2012 — **Durée :** 2h07 — **Réal. :** Ang Lee — **Scén. :** David Magee, d'après le roman de Yann Martel — **Images :** Claudio Miranda — **Mont. :** Tim Squyres — **Mus. :** Mychael Danna — **Son :** Tim Gomillion, Drew Kunin, Philip Stockton — **Dir. art. :** David Gropman — **Cost. :** Arjun Bhasin — **Int. :** Suraj Sharma (le jeune Pi), Irrfan Khan (Pi adulte), Rafe Spall (l'écrivain) — **Prod. :** Ang Lee, Gil Netter, David Womark — **Dist. / Contact :** Fox.